

AU DÉPART DE LA ROUTE DES FLANDRES¹

La rue Mathis se trouve cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer.

Elle mesure trois-cent vingt-cinq mètres de long et douze mètres de large. Elle porte le nom d'un propriétaire. Elle a été ouverte en 1865. Elle se situe dans le dix-neuvième arrondissement de la ville de Paris, entre la butte Montmartre et la butte Chaumont. Elle commence au 185 rue de Flandres et au 107 rue de Crimée. Elle finit au 30, rue Curial.

La rue Mathis appartient au quartier de la Villette. Quartier dit de roture par Henri Calet, quartier de passages, de trafics, de contrebandes et d'émeutes.

Jusqu'à la Révolution, le village de la Villette était partagé en trois juridictions religieuses. Les champs et les masures qui occupaient le lieu de la future rue Mathis dépendaient de l'abbaye de Saint-Denis. Le plan des environs de Paris établi par Delagrive en 1728 représente finement les champs, les vergers, les vignes et les potagers. L'actuelle avenue de Flandres se nommait alors Chemin du Bourget. Depuis l'Antiquité, cette voie file vers le Nord.

On en a vu passer, par ici, des pieds poudreux.

La rue Mathis se trouve au début de la route des Flandres.

«La Villette fut longtemps affligé du voisinage empesté de larges étangs situés auprès des Buttes Chaumont où l'on déversait le résidu des vidanges de Paris» dit le *Paris guide* de 1867 cité par Henri Calet.

En 1760, le gibet de Montfaucon fut transféré à la Villette. Il y resta trente ans. La guillotine le rendit obsolète. Et puis, on n'y pendait plus personne. Pas de frères humains ci-attachés cinq six. Le bourreau officiait place de grève. À la Villette, on enterrait les corps.

En 1790, le gibet obsolète fut détruit. La même année était créée la commune de la Villette.

1 – Fragment d'un ouvrage en cours.

Encore rural et agricole, le village se transforme, avec en 1802, la construction du canal. Imaginé par Riquet pour Louis XIV, réalisé par Pierre-Simon Girard pour Napoléon. La Villette s'urbanise et devient rapidement un faubourg industriel. 2.638 habitants en 1826. En 1851, après l'épidémie de phylloxéra, la culture de la vigne disparaît. Adieu petit ginguet, le vin de la Villette. Place aux fabriques, aux commerces, aux entrepôts, aux usines.

«Ces régions joyeuses jadis, écrit Eugène Dabit, malgré le voisinage du dépotoir et du gibet, ne chantent plus autre chose que la peine.»

Oui: la peine.

On la sent, on la sait, on la voit; elle imbibe encore l'air malgré les métamorphoses du paysage, les transformations de la ville.

Mais que sont ces nouveaux aménagements, modernes, sympathiques et propres face à la disparition de tout un quartier industriel?

Un jour, sur le trottoir de la rue Mathis, un vieil homme, me voyant prendre des notes, me saisit le bras, tout sourire, *et vous savez là-bas se trouvait l'une des plus grandes imprimeries de Paris.*

Quand on songe à la Villette, on pense toujours barbaque, sang, abattoirs, mais il y avait aussi l'imprimerie Lang, première imprimerie parisienne.

Botzaris 44-91. Typographie, héliogravure, offset, brochure.

L'entreprise fondée en 1919 employa jusqu'à 2700 personnes. «Tout un pâté de maisons entre la rue Archereau et la rue Curial» écrit Violette Trudaine dans *L'Unité* du 23 janvier 1981.

Paris-Match, Le nouvel Observateur, Miroir sprint, La Vie catholique, L'express, La Redoute, Les Trois Suisses, Votre beauté, La Vie du rail.

Rotatives Marinoni.

«Notre matériel typographique nous permet de sortir chaque jour trente tonnes de papier soigneusement imprimé» écrit Georges Lang en 1932 dans *Douze ans d'efforts*. «Nous pouvons livrer aisément 500 000 couvertures en couleur par jour» vantait cette brochure à la gloire de cette cité de l'imprimé.

En 1940, l'entreprise est aryanisée. Le fondateur se réfugie à Lausanne. Devenue «Curial-Archereau» en 1941, l'imprimerie met sous presse les

éditions francophones de *Signal*, le magazine de propagande nazie. Après-guerre, le fils du fondateur retrouve son bien et reprend le flambeau, comme on dit. Période de gloire et de plein régime. Fief anarcho-libertaire et cégétiste, l'immense imprimerie suivit avec entrain le mouvement de 1936 et celui de 1968. En 1973, Mesrine braqua la paie en liquide des ouvriers. Trois ans après, la mairie rachète les locaux. L'entreprise quitte Paris, s'installe quelques années à Argenteuil et à Aulnay-sous-bois. Elle périclite. À la Villette, sur l'emplacement de l'usine détruite, s'élève un projet immobilier, des « habitations à loyer modéré ».

Le quartier est alors un immense chantier. De 1968 à 1972, l'office HLM de Paris fait sortir de terre dix-sept tours contenant 1789 logements. Sur 17,5 hectares, entre la voie ferrée de l'Est, la rue de Cambrai et la rue de l'Ourcq s'élevait jusqu'alors les usines à gaz et à goudrons de la Compagnie parisienne d'éclairage et de chauffage par le gaz. Construit en 1856 sur des terrains agricoles, l'usine à gaz de la Villette subvenait à un tiers des besoins de la ville. Le charbon nécessaire arrivait des Flandres par train et par péniche.

Parmi une série de photographies d'Albert Fernique, une vue générale prise de la cantine montre l'alignement de cinq cheminées d'usine. Les images se trouvent dans un ouvrage publié par les soins de l'École des Ponts et chaussées entre 1878 et 1880. Cet album photographique montre des lieux sans âme qui vive; briqueterie, ateliers de produits ammoniacaux, ateliers de distillation, gazomètres, chantier à coke, tous désertés, comme vidés de leur peuple d'ouvriers et de manœuvres. Bien loin des beaux quartiers qu'allait bientôt surplomber sa tour, Gustave Eiffel aménage en 1876 de nouveaux bâtiments pour l'usine à gaz de la Villette.

De toutes les provinces affluait la main d'œuvre. Chauffeurs de four bretons, briqueteurs limousins, ramoneurs savoyards, maçons creusois – à qui succèdent des ouvriers maghrébins. Myriade de métiers durs, difficiles mais garantis et assurant une retraite: attacheurs de sac de coke, réparateurs, forgers.

L'usine à gaz cessa toute activité en 1956. Comment détruit-on une pareille usine, comment fait-on table rase d'un tel ensemble?

Aujourd'hui, des immeubles, des cris d'enfants, des jeunes qui jouent, qui traînent, des commerces, des salles pour le sport et les loisirs. Les rythmes s'accélèrent, la population se densifie. L'usine à gaz a disparu des mémoires et, finalement, elle ne perdure plus guère que dans le nom de l'ouvrier communiste assassiné par les nazis, Corentin Cariou et peut-être, un peu, aussi, dans les sous-sols et, parfois, certains matins de grisaille, dans l'air paraissant plus gris plus sombre plus goudronneux qu'ailleurs.

Il n'y a pas que le sang, à la Villette.

Il y a l'encre, le gaz et le goudron.

Il y a aussi le sucre, la confiture et le chocolat.

Les raffineries de sucre possèdent même un droit d'aînesse. Elles ont joué un rôle-clef dans la transformation de la Villette en un espace industriel.

Les premières raffineries s'installent quand l'endroit est encore rural. En 1824, l'implantation de trois usines de raffinages est autorisée par la préfecture de police de la Seine. Des épiciers en gros suivent le mouvement. Vingt ans après, neuf raffineries sont en activité à la Villette. Deux mille ouvriers du sucre en 1882. Près de neuf d'entre eux sur dix vivent près des usines. La Villette est alors « presque entièrement ouvrière ». Cités-usines là aussi, avec leurs rues, leurs cours, leurs murs, leurs dédales, leurs chants et leurs cris. Vastes terrains de deux à trois hectares, « hautes et spectaculaires cheminées construites en briques de Bourgogne » parfois hautes de quarante mètres.

Dans les parages s'installent d'autres entreprises liées à la production sucrière. Épiciers, confiseurs, chocolatiers. En 1869, six usines produisent du chocolat à la Villette. Félix Potin y fabrique une grande part des marchandises pour ses magasins. Confitures, bonbons, chocolats, casserole de pains de sucre, chaudronniers, papetiers et cartonnières pour les emballages.

Encre et pétrole, sucre et sang, buée, fumée, trépidation des machines employées pour l'assèchement des jus, eaux bouillantes, odeurs du sang utilisé pour la clarification des sirops. En 1858, la décision d'établir les abattoirs généraux au croisement du canal de l'Ourcq et de Saint Denis

constitue une aubaine pour les raffineurs de sucre, gros consommateur de sang.

Pour 100 kilogrammes de sucre compter 2 litres de sang.

Comment se rappeler, se figurer, s'imaginer les effluves mêlées ? Lors de l'enquête préparatoire à l'annexion de la commune à Paris, l'ancien édile Anthoine Pelard affirmait : « jamais La Villette ne sera une localité de luxe ni même une localité choisie par ceux qui peuvent résider ailleurs. »

Cette Villette-là a-t-elle définitivement disparu ? Jadis hérissé de cheminées d'usine, désormais remplacées par des immeubles d'habitation, des bureaux, des espaces sportifs et culturels, des jardins, le quartier s'est métamorphosé. « Ici on ressuscite » disait l'un des premiers slogans du 104, établissement culturel sis entre la rue Curial et la rue d'Aubervilliers, installé dans ce qui fut jadis le bâtiment des pompes funèbres municipales.

« Ici on ressuscite »... Certes. Sans doute.

Mais des fantômes de sang, de vapeur, d'encre et de sucre hantent encore les rues

– et la rue Mathis se souvient.

François Bordes

JEAN-PAUL ROGUES

LES JOURS, COMME DES FLÈCHES¹

Moi qui aimais le vent de l'histoire, Makhno, le Don, la Porte d'or, les Guerres du Caucase, moi qui aimais les longues marches, les pics neigeux qui déchirent les nuages et le soleil matinal au-dessus des brouillards mouvants et des vallées écrasées, moi qui aimais entrer au *Carul cu Bere* quand les sculptures d'ours s'enfonçaient dans la neige, qui descendais avec les étudiants au bord de la Volga pour parler enfin de la vérité puisqu'elle avait un nom – quel privilège c'était ! – moi qui, bercé par le tram de la vieille Nijni, regardais ahuri les fanfares et les marches et les traînards heureux, moi qui aimais ce qui, pensais-je, jamais ne se décolore : Noël à Pest, la Pest d'alors, bibliothèques, heureuses bibliothèques, la neige encore, la neige jusqu'à Debrecen et la Pusztas pour laquelle je ne sais quel cœur il aurait fallu avoir, moi qui, alors que le grand frigo vide de l'hôtel Russia, désormais passé outre, ronronnait vraiment comme un chat, moi qui voulais sortir la nuit quand ça ne se faisait pas, et qui me faisais engueuler par les *déjournaïa* de ne pas vouloir de leur thé et de leurs filles « qui peut laisser photo ». Moi qui ! Ce n'était pas moi bien sûr. Qu'était-ce tout cela ? Qu'était-ce ? J'avais lu dans des livres que d'autres, avant moi, mieux que moi, qui les admirais et me réjouissais de leur formidable présence, que d'autres avaient touché de plus près ces choses et leur avaient donné un nom ; il faudrait en parler sans cesse, se faire le destin des récits des autres et fêter cela avec les vivants et ceux qui hier l'étaient encore, êtres perdus, laissés derrière les frontières, laissés à leur vies dans des langues que je ne comprenais pas, il en est certains que je ne reverrais pas, vodka, malheur sans rédemption, vies et destins dans des villes immenses où le même froid rappelle le passé... Et me voici au bord de la rivière que j'ai connue enfant, caillou frotté par le courant dont je prononce le nom qui s'en va. Tout de même ce que c'est d'être là !

¹ – Extrait d'un ouvrage à paraître sous le titre *Moi qui aimais le vent de l'histoire*, Éditions du MAUSS,

PHENIX

- N° 1, janvier 2011 : Marc Alyn (épuisé)
N° 2, avril 2011 : Henry Bauchau (épuisé)
N° 3, juillet 2011 : Bernard Mazo
N° 4, octobre 2011 : Prix Léon-Gabriel Gros 2011,
Lionel Jung-Allegret, pour Écorces
N° 5, janvier 2012 : Boris Gamaleya
N° 6, juin 2012 : Jean Métellus
N° 7, octobre 2012 : François Cheng
N° 8, décembre 2012 : Prix Léon-Gabriel Gros 2012,
Jacques Ferlay, pour Flacons solubles
N° 9, mars 2013 : Philippe Jaccottet
N° 10, juillet 2013 : Djoher Amhis-Ouksel
N° 11, octobre 2013 : Maura Del Serra
N° 12, décembre 2013 : Prix Léon-Gabriel Gros 2013, Martino Baldi
N° 13, mars 2014 : Jeanine Baude (épuisé)
N° 14, juin 2014 : Jacques Darras
N° 15, novembre 2014 : Jean-Claude Xuereb
N° 16, mars 2015 : Prix Léon-Gabriel Gros 2015, Eliza Macadan
N° 17, mai 2015 : Jacques Lèbre
N° 18, juillet 2015 : Georges Drano
N° 19, automne 2015, Bruno Doucey (épuisé)
N° 20, hiver 2016 : Prix Léon-Gabriel Gros 2016, Valérie Huet
N° 21, printemps 2016 : Sylvestre Clancier (épuisé)
N° 22, été 2016 : Marc Delouze
N° 23, automne 2016 : Andrea Moorhead
N° 24, hiver 2017 : Titos Patrikios (épuisé)
N° 25, printemps 2017 : Jean-Marie Berthier (épuisé)
N° 26 : Seyhmus Dagtekin (épuisé)
N° 27 : Étienne Faure
N° 28 : Nicole Drano Stamberg
N° 29 : Serge Pey
N° 30 : André Velter
N° 31 : Marie Rouanet
N° 32 : Yves Namur
N° 33 : Christophe Dauphin



Fondateurs

Yves Broussard (†)

Téric Boucepci : Directeur de publication
André Ughetto : Directeur littéraire
Karim De Broucker : Rédacteur en chef

Conseil de rédaction

Jean Blot (†), François Bordes, Myrto Gondicas, Jean-Pierre Luminet,
Marie-Christine Masset, Marilyne Bertoncini, Nicolas Dutent

Maquette : Brian Mura – Webmaster : Mona Georgelin

Abonnement (1 AN, 3 NUMÉROS)

France et étranger : 45€

Règlement à l'ordre de : Revue littéraire PHENIX
4 rue Fénelon – 13006 Marseille
revuephoenix1@yahoo.fr

Pour recensions ouvrages à adresser :
9 rue Sylvabelle 13006 Marseille
Contact : 06 82 89 30 47

Abonnez-vous ou commandez les numéros
de votre choix en toute sécurité sur
www.revuephoenix.com

*Seuls les manuscrits arrivés sous forme électronique
reçoivent un accusé de réception
© Les auteurs et PHENIX*

Imprimé en France
pour le compte de PHENIX (Association loi 1901)

Dépôt légal : Février 2020
ISBN : 978-2-919638-32-1 – ISSN : 2115-8282